Cher oncle,

C’est avec beaucoup de courage que je me permets de t’écrire pour te parler de mon état d’esprit tel qu’il est en ce moment.

Avant tout propos, je te prie d’abord de m’excuser pour avoir choisi la lettre comme moyen d’expression de ce que j’ai au fond de moi. Mais c’est pour moi, le moyen le plus sûre et efficace pour te transmettre calmement, sereinement et profondément mon message que j’ai mûri avec le temps du silence dont j’ai fait preuve ces derniers temps et tu l’as sans doute constaté.

Aussi, j’ai choisi de t’écrire parce qu’étant bien conscient de ta capacité de réflexion très poussée et très profonde, je ne voudrais pas prendre le risque de m’embrouiller moi-même dans mes propos au cours d’une discussion en tête à tête, sous l’effet des émotions ou des affects qui me dominent généralement dans ce genre de situation.

De cette façon, c’est-à-dire en t’écrivant, je peux me rassurer que mon message te sera parvenu dans toute sa clarté, tu auras déjà une idée précise de mon système de pensée actuel et de l’éthique que je veux pratiquer très bientôt.

Et à partir de cette lettre je n’aurais pas de difficulté à m’entretenir avec toi sur les sujets que je m’apprête à aborder ici, si tu me le permets bien entendu.

Mon cher oncle, sache que c’est vraiment par respect envers ta personne que j’ai choisi ce canal pour te parler. C’est par considération envers le sérieux et l’originalité de ta façon de penser le monde et ses choses que j’ai voulu t’écrire d’abord avant de te rencontrer.

Je t’avoue que tu es un homme très spécial à qui il n’est pas permis de parler sur un coup de tête. Il

s’agit donc pour moi du meilleur moyen d’introduire notre prochaine discussion au cours de laquelle mon objectif serait d’amorcer une nouvelle relation qui reflètera les évolutions qui se sont produites en nous et autour de nous, constituant ainsi l’actualité de notre époque.

Pour finir cette brève introduction, je tiens, cher oncle, à te présenter d’avance toutes mes excuses pour les éventuels écarts de langage qui pourraient venir de moi dans cette lettre.

Je te présente également mes excuses pour n’avoir pas abordé des éventuelles questions importantes sur lesquelles tu souhaiterais m’entendre. Je n’évite aucun sujet de discussion et cette lettre est bien une sorte d’invitation à un cadre de dialogue et de concertation sur ce qui nous lie.

Et enfin, je formule encore une fois pour toi et la famille, mes vœux de bonheur et de santé à tous. Bonne et heureuse année 2024 !

Cher oncle,

J’ai pris l’habitude d’exprimer ma pensée en commençant toujours par des développements théoriques avant de présenter les idées essentielles que je défends.

Cependant mon oncle, je ferai l’inverse dans cette lettre. Je commencerai par la fin car c’est plus efficace, plus simple et plus respectueux pour ton temps qui est si précieux. Et tu trouveras par la suite les informations qui justifient mon idée essentielle.

L’idée principale de cette lettre est que contrairement aux jeunes et à toutes ces personnes qui, de nos jours, ont choisi d’entreprendre dans la logique de l’entreprise et du marché, c’est-à-dire la logique du capitalisme industriel et marchand qui fait de l’échange marchand la référence quasi unique des relations humaines, moi j’ai plutôt fait le choix d’entreprendre dans la logique où ce sont les relations humaines enracinées dans le territoire où l’on vit qui sont privilégiées. J’ai fait le choix de la logique de l’interdépendance et de la coopération entre humains et non humains pour la satisfaction de nos besoins naturels et nécessaires.

Pour arriver à mes fins, j’ai opté pour la politique comme moyen légitime. Le mot politique a un sens très étroit dans la conception commune des hommes dans notre société. Selon cette conception la politique désigne la manière de gouverner un pays ou un état et elle est réservée aux politiciens professionnels. N’ayons pas peur des mots et ne nous laissons pas voler le mot politique. La politique au sens large peut désigner l’interaction de toutes les formes de pouvoir entre les individus. Autrement dit, nous sommes tous des politiques. Ceci ne veut pas dire

nécessairement que nous soutenons un parti politique ou un candidat, mais que nous devons être conscients de l’espace politique dans lequel nous opérons et essayer d’influencer le changement. Chacun de nous peut potentiellement influencer ce qui se passe dans notre vie, dans notre communauté et dans notre pays ou état.

Cher oncle, après avoir dit l’idée essentielle que j’ai derrière la tête en ce moment, je t’invite maintenant à suivre le développement de cette idée.

Je te prie de me permettre de faire d’abord un tour d’horizon sur quelques considérations conceptuelles qui sont déterminantes pour la compréhension de mon système de pensée actuel car elles en constituent le cadre.

La toute première considération est que : tous, qui que nous soyons, nous sommes né(e)s sans le vouloir ! Et de la même façon, nous quittons ce monde sans le vouloir également comme cela a déjà été le cas pour nos ancêtres et nos proches qui nous ont quittés il n’y a pas si longtemps.

Je peux reformuler cette pensée autrement avec les paroles d’une chanson écrite par un artiste chanteur du nom de Kery James affirmant que « **t’as qu’à observer les êtres humains, tu constateras qu’ils meurent tous. T’as beau amasser des biens, forcément un jour tu laisses tout. J’ai beau regardé l’avenir, je vois que des tombes à l’horizon. Donc il est temps que je m’exile, parmi les hommes de raison** ». (Fin de citation)

Ah oui mon oncle ! Le temps est effectivement venu pour moi que je m’exile parmi les hommes de raison. J’ai lu et médité ces dernières années, les réflexions de quelques grands penseurs radicaux de la liberté et de la justice sociale, et je me suis reconnu tout de suite en eux. J’ai été séduit par leur lucidité et par l’originalité de leur pensée

face aux évolutions qui sont survenues dans les sociétés à leurs époques respectives, aux 19è et 20è siècle. Grâce aux lectures des livres de **Jean-Pierre Darré, Simone Weil, Elisée Reclus, Paulo Freire, Karl Marx**, pour ne citer que ceux qui ont eu un profond impact sur moi, les sentiments vagues d'injustice sociale que je ressentais pour ma famille, des hommes, des femmes et enfants, qu'ils soient proches ou loin de moi et pour moi-même, tous ces sentiments vagues se sont transformés en connaissance révolutionnaire.

Tu trouveras donc dans la suite de mes réflexions conceptuelles qui forment le cadre de mon système de pensée, quelques connaissances révolutionnaires que j'emprunte à mes mentors que j'ai cités précédemment. Ces connaissances portent sur une description révolutionnaire de l'état social de leur époque, mais elles ont le mérite d'être toujours d'actualité à notre époque.

C'est vrai que nous vivons aujourd'hui au 21è siècle, en l'an 2024, mais il est écrit dans Ecclésiaste 1.9 que « **ce qui a existé, c'est cela qui existera ; ce qui s'est fait, c'est cela qui se fera ; rien de nouveau sous le soleil** ». (Fin de citation). « Rien de nouveau sous le soleil » signifie que tant qu'une cause demeure, rien ne change, tout n'est qu'un perpétuel recommencement.

Je partage pleinement le point de vue de l'un de mes mentors, anarchiste et géographe, Elisée Reclus qui affirma qu' « **il existe une cause majeure, la cause des causes, résumant l'histoire de la décadence. C'est la constitution d'une partie de la société en maitresse de l'autre partie, c'est l'accaparement de la terre, des capitaux, du pouvoir, de l'instruction, des honneurs par un seul ou par une aristocratie (un groupe restreint d'individus). Dès que la foule imbécile n'a plus le ressort de la révolte contre ce monopole d'un petit nombre d'hommes, elle est**

virtuellement morte ; sa disparition n'est qu'une affaire de temps. » (Fin de citation).

Même si les domaines de la science, la technologie et de la technique semblent évoluer dans notre monde d'aujourd'hui, ce sont les mêmes événements qui se produisent et se reproduisent sous des apparences différentes et au final la société humaine demeure identique à ce qu'elle était. Ne dit-on pas que « l'histoire se répète » et que « les jours se suivent et se ressemblent » ? Il suffit d'allumer la radio ou la télévision pour entendre des reprises de titres datant de quelques années et remis au goût du jour.

La seconde considération, mon oncle, est que quelque part dans mon discours introductif j'ai parlé d' « évolution qui se produit en nous et autour nous ». Effectivement, d'instinct, je sais que l'évolution a lieu nécessairement dans tout l'univers. L'évolution est le mouvement infini de tout ce qui existe, la transformation incessante de l'Univers et de toutes ses parties depuis les origines éternelles et pendant l'infini des âges.

C'est une idée simple et vrai parce ce que toi, mon oncle, moi-même et n'importe qui, nous subissons tous cette loi naturelle de l'évolution. À notre échelle, elle est caractérisée par notre naissance, la petite enfance, l'enfance, l'adolescence, l'adulte ou la maturité, la vieillesse et la mort.

L'évolution de notre corps et de tous ses organes, représente toujours une potentialité, c'est-à-dire ce qui est en puissance en nous et qui doit nécessairement aboutir en des actes qu'on peut appeler « révolution ».

Cher oncle, tu as toujours été très proches de tes enfants depuis leurs naissances, et tu as sûrement observé que l'enfant dont le corps subit la loi de l'évolution à laquelle il est soumis, grâce à son

alimentation, à l’air qu’il respire, à la lumière du soleil qu’il reçoit, à tous ces éléments qui lui fournissent de l’énergie vitale, que cet enfant effectue une révolution se traduisant par de nouvelles activités physiques, psychologiques et morales dans son environnement, que cet enfant s’efforce de persévérer dans son être en allant au contact des choses qui l’environnent et qui sont susceptibles de lui procurer de la joie . Cet enfant devient très impressionnable et il crée une idée de lui-même.

Cette révolution dans le comportement de l’enfant est une suite logique et nécessaire de l’évolution qu’a subie son corps ainsi que son milieu de vie. Ce qui est vrai pour l’enfant, l’est aussi pour l’adulte jusqu’à la dernière révolution du corps : la mort ou le grand repos.

Et la troisième considération, ce sont les nécessités éternelles de ce monde. Cher oncle, tu sais plus que moi sans doute que, les êtres vivants et en particulier nous les humains, par notre manière d’être, nous sommes tous, sans exception, soumis à des nécessités, à la loi de la nature : pas de nourritures, d’eau, de lumière et d’air, pas de vie pour nous ! Pas d’action sur la matière pour la transformer, pas de satisfaction matérielle pour nous! Etc…

Permets-moi encore une fois, s’il te plaît mon oncle de reprendre ici quelques propos de mon mentor anarchiste et géographe, Elisée Reclus : « **comme le vieil Adam pétri d’argile, et comme les premiers Egyptiens nés du limon, nous sommes les fils de la terre. C’est d’elle que nous tirons notre substance ; elle nous entretient de ses sucs nourriciers et fournit l’air à nos poumons ; au point de vue matériel, elle nous donne « la vie, le mouvement et l’être. » Quelle que soit la liberté relative conquise par notre intelligence et notre volonté**

propres, nous n'en restons pas moins des produits de la planète : attachés à sa surface comme d'imperceptibles animalcules, nous sommes emportés dans tous ses mouvements et nous dépendons de toutes ses lois. » (Fin de citation).

Tu t'interroges sûrement mon oncle, sur ce que je veux dire en te racontant tout ça. En effet, c'est vrai, ce que je viens de dire sur l'évolution dans l'univers semble banal dans nos sociétés d'aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs. Je suis bien conscient que ce n'est pas une parole inédite quand j'affirme que nous sommes tous, par notre manière d'être, soumis à aux nécessités de ce monde.

Que valent ces propos sur l'évolution, et sur la nécessité qui s'impose à nous ? Quel est l'intérêt de ces propos d'une simplicité et d'une telle évidence, dans notre société qui semble si complexe. Cette société qui donne de l'argent, des places, des honneurs. Cette société où il y a des riches et des pauvres, des puissants et des sujets, des maîtres et des serviteurs, des hommes de pouvoir qui ordonnent le combat et des soldats qui vont mourir.

Justement mon oncle, tout l'intérêt se situe ici, dans la contradiction entre l'évolution qui a lieu dans nos cellules cérébrales, dans le secret des intelligences et des cœurs et l'état de nos sociétés dites modernes ou civilisées qui m'apparait par tous ses côtés mauvais.

D'abord, il y a de nos jours, une forte contradiction entre l'évolution, synonyme de développement graduel, continu, dans les idées et dans les mœurs, et l'état actuel de notre société dont il est un fait qui domine toute notre époque et forme la caractéristique essentielle de notre temps : **la toute-puissance de l'argent.**

En effet, il est difficile de rencontrer aujourd’hui une personne qui ne conçoive pas l’argent sous la forme d’un dieu dictant ses volontés au monde entier.

Ne voyons-nous pas que quelques hommes seulement des institutions bancaires et financières, cachés au fond de leurs loges, se donnent le plaisir de faire représenter pour eux une immense comédie dont les peuples mêmes sont les acteurs et qu’animent joyeusement des bombardements et des batailles : beaucoup de sang se mêle à la fête. Au moment où j’écris ces lignes même, je viens de regarder une courte vidéo qui fait la une de l’actualité sur les réseaux sociaux, dans laquelle un homme en possession d’une somme d’argent transporté dans son sac à main, qu’il venait de retirer dans une banque dans la commune de Marcory-Abidjan, a été assassiné par balle à bout portant, dans la rue, en plein jour, par un individu dominé par la convoitise de l’argent. Cet événement malheureux s’est produit le lundi 08 janvier 2024.

Ces hommes de la banque mondiale, du FMI, des banques centrales ont pris à bail tous les Etats, petits et grands. Ils tiennent en main les monnaies symboliques devant lesquelles le monde est prosterné.

Ensuite, n’est-il pas vrai que des millions d’hommes en Afrique, portant des équipements **militaires**, doivent pendant des années cesser de penser à haute voix, prendre l’habitude de la servitude, subordonner toutes leurs volontés à celle de leurs chefs, apprendre à fusiller des hommes et femmes si celui qui les dirige l’exige ? Ces milliers de gendarmes, policiers, militaires qui composent l’armée de notre pays ont-ils le droit de manifester leurs intelligences quand le caporal, le sergent, toute la hiérarchie de ceux qui commandent ont prononcé « silence dans les rangs ! » ?

Telle est la formule première, et ce silence doit être en même temps celui de la pensée. Quel est

l’officier, sorti de l’école ou sorti des rangs, noble ou pas, qui pourrait tolérer un instant que dans toutes ces têtes alignées devant lui pût germer une pensée différente de la sienne ? C’est dans sa volonté que réside la force collective de toute la masse animée qui parade et défile à son geste, au doigt et à l’œil. Il commande ; à eux d’obéir.

Et si chaque année, les nouveaux contingents que l’armée absorbe devaient s’immobiliser absolument comme le veut le principe de la discipline, ne serait-ce pas une espérance vaine que d’attendre une réforme, une amélioration quelconque dans le régime très injuste sous lequel les sans-droit sont écrasés ?

Ce n’est donc pas sans diminution de leur dignité morale, sans abaissement de leur valeur personnelle, de leur franche et pure initiative, que dans n’importe quel pays, des hommes sont tenus de subir pendant des années un genre de vie qui comporte de leur part le fait de s’habituer au crime, l’acceptation tranquille de grossièretés et d’insultes, et surtout, la substitution d’une autre pensée, d’une autre volonté, d’une autre conduite à celles qui eussent été les leurs. Le soldat ne s’est pas tu impunément pendant les deux ou trois années de sa forte jeunesse : ayant été privé de sa libre expression, la pensée elle-même se trouve atteinte.

Et de toutes les autres institutions d’Etat, qu’elles se disent « libérales », « protectrices » ou « tutélaires », n’en est-il pas comme l’armée dont je viens de parler ? Ne sont-elles pas fatalement, de par leur fonctionnement même, autoritaires, abusives, malfaisantes ?

Que dire des administrations gouvernementales ? De tous ces travailleurs des services administratifs ?

N’est-il pas vrai qu’en Afrique et en particulier dans notre pays, d’autres millions d’hommes, plus ou

moins **fonctionnaires**, sont également asservis, obligés de se courber devant les uns, de se redresser devant les autres, et de mener une vie conventionnelle presque entièrement inutilisée pour le progrès ?

Les **bureaucrates** sont bien plus dangereux, malgré eux d'ailleurs et sans qu'on puisse reprocher quoi que ce soit à ces victimes qui n'ont pas conscience d'un état politique en désaccord avec la vie. Indépendamment de beaucoup d'autres éléments corrupteurs, favoritisme, paperasserie, insuffisance de besogne utile pour une foule d'employés, le fait seul d'avoir institué, réglementé, codifié, accompagné de contraintes, d'amendes, de gendarmes et de geôliers l'ensemble plus ou moins incohérent des conceptions politiques et sociales d'aujourd'hui pour les imposer aux hommes de demain, ce fait absurde en soi, ne peut avoir que des conséquences contradictoires. La vie, toujours imprévue, toujours renouvelée, ne peut s'accommoder de conditions élaborées pour un temps qui n'est plus.

Non seulement la complication et l'enchevêtrement des rouages rendent souvent impossible ou même empêchent par un long retard la solution des affaires les plus simples, mais toute la machine cesse parfois de fonctionner pour les choses de la plus haute importance, et c'est par « coups d'Etat », petits ou grands, qu'il faut vaincre la difficulté : les souverains, les puissants se plaignent dans ce cas que « la légalité les tue » et en sortent bravement « pour rentrer dans le droit. » Le succès légitime leur acte aux yeux de l'historien ; l'insuccès les met au rang des diaboliques ou machiavéliques. Il en est de même pour la foule des sujets ou des citoyens qui brisent règlement et lois par un coup de révolution : la postérité reconnaissante les sacre héros. La défaite en eut fait des brigands.

Les institutions en formation, par exemple l'Ecole Nationale d'Administration (l'ENA), sont des plus dangereuses et cherchent à vivre aux dépens de la société, à constituer un monopole à leur profit. Ainsi l'esprit de corps entre gens qui sortent d'une même école à diplôme transforme tous les « camarades », si braves gens qu'ils soient, en autant de conspirateurs inconscients, unis pour leur bien-être particulier et contre le bien public, autant d'hommes de proie qui dépouilleront les passants et se partageront le butin. Les **futurs fonctionnaires**, à l'ENA ou dans quelque université, peut-être n'ont-ils prêté aucun serment en endossant leur uniforme, mais s'ils n'ont pas juré, ils n'en agissent pas moins suivant l'esprit de caste, c'est-à-dire d'une classe sociale fermée, résolus à prendre toujours les meilleures parts. Même essayer de mettre un homme de mérite parmi les **anciens polytechniciens**, afin qu'il puisse prendre place en leurs rangs et arrive à partager les mêmes fonctions ou les mêmes honneurs ! Le ministre le plus puissant ne saurait y parvenir. A aucun prix on n'acceptera l'intrus !

Elisée Reclus nous dit qu' « Il importe également d'examiner avec soin ce que signifient dans la pratique des choses les mots d'apparence anodine ou même séduisante : telles les expressions de « **patriotisme** », d' « **ordre** », de « **paix sociale** ». Il faut être naïf parmi les naïfs pour ignorer que les « catéchismes du citoyen » prêchent l'amour de la patrie pour servir l'ensemble des intérêts et des privilèges de la classe dirigeante, et qu'ils cherchent à maintenir, au profit de cette classe, la haine de frontière à frontière entre les faibles et les déshérités. Sous le mot de patriotisme et les commentaires modernes dont on l'entoure, on déguise les vieilles pratiques d'obéissance servile à la volonté d'un chef, l'abdication complète de l'individu en face des gens qui détiennent le pouvoir et veulent se servir de la nation tout entière comme

une force aveugle. De même, les mots « ordre, paix sociale » frappent nos oreilles avec une belle sonorité, mais nous désirons savoir ce que ces bons apôtres, les gouvernants, entendent par ces paroles. Oui, la paix et l'ordre sont un grand idéal à réaliser, à une condition pourtant : que cette paix ne soit pas celle du tombeau, que cet ordre ne soit pas celui de Varsovie ! Notre paix future ne doit pas naître de la domination indiscutée des uns et de l'asservissement sans espoir des autres, mais de la bonne et franche égalité entre compagnons » (Fin de citation).

Cher oncle, cette dernière citation du propos de mon mentor Elisée Reclus est une belle transition toute faite pour arriver au cœur même de mon message que je voudrais t'adresser. Mais je souhaiterais terminer ces propos préliminaires entamés depuis le début de cette lettre en citant encore et encore Elisée Reclus, qui disait que « **sans doute, il est vrai qu'à maints égards l'homme a progressé : ses sensations sont devenues plus exquises, je le crois, ses pensées plus aiguës et plus profondes, et la largeur de son humanité, embrassant un monde plus vaste, s'est prodigieusement accrue. Mais aucun progrès ne peut se faire sans régression partielle. L'être humain grandit, mais en grandissant il se déplace et en avançant perd une partie du terrain qu'il occupait jadis. L'idéal serait que l'homme civilisé eût gardé la force du sauvage, qu'il en eût aussi l'adresse, qu'il possédât encore le bel équilibre des membres, la santé naturelle, la tranquillité morale, la simplicité de la vie, l'intimité avec les animaux des champs, le bon accord avec la terre et tout ce qui la peuple** » (Fin de citation).

Voilà mon oncle ! Je peux aborder maintenant mon message principal. Nous connaissons déjà le fonctionnement actuel de nos sociétés dites

civilisées. Il y a des forces qui s'entrechoquent dans ces sociétés si prodigieusement complexes.

La sociologie a mis en toute lumière l'existence des deux sociétés en lutte : elles s'entremêlent, diversement rattachées çà et là par ceux qui veulent sans vouloir, qui s'avancent pour reculer. Avec évidemment la froide impartialité d'attachés militaires cherchant à calculer mathématiquement les chances de l'une et de l'autre partie.

C'est une lutte continue, incessante, qui commença dans la brousse, pour les hommes primitifs, i y a des millions d'années, et qui jusqu'à maintenant n'a comporté que des succès partiels : il y aura pourtant une solution définitive, soit par la destruction mutuelle de toutes les énergies vitales, le retour de l'humanité vers le chaos originaire, soit par l'accord de toutes ces forces,- la transformation voulue et consciente de l'homme en un être supérieur.

Mais si nous voyons les choses de haut, sans tenir compte des incertains et des indifférents que le destin fait mouvoir, il est clair que le monde actuel se divise en deux camps : ceux qui agissent de manière à maintenir l'inégalité et la pauvreté, c'est-à-dire l'obéissance et la misère pour les autres, les jouissances et le pouvoir pour eux-mêmes ; et ceux qui revendiquent pour tous le bien-être et la libre initiative.

Alors mon oncle, j'aimerais que tu saches que, dorénavant, j'ai choisi mon camp : je suis du même camp que ceux qui revendiquent pour tous le bien-être et la libre initiative. Je suis du même camp que ceux qui sont engagés dans l'idée que le capitalisme et la division sociale du travail en concepteurs et exécutants, entre ceux qui pensent et ceux qui font, sont à bien des égards la racine de nos problèmes.

Désormais, toutes mes volonté et toutes mes ambitions sont ancrées dans et orientées vers les idées

d’unité, d’autodétermination, de travail et de responsabilité collectifs et d’économie coopérative.

Mes réflexions et visions actuelles portent sur la façon dont nous pourrions créer une économie alternative au sein du capitalisme, au moins au niveau communautaire, comment nous pourrions arrêter l’émigration clandestine dans nos communautés et comment nous pourrions plutôt trouver des moyens de capter notre propre valeur. De nous faire extraire cela. Au lieu d’être perçu comme un marché dans lequel des forces plus importantes peuvent déverser des marchandises bon marché, comment pouvons-nous commencer à nous considérer comme une réponse à nos problèmes ? Comment créer des structures dans lesquelles nous coopérons les uns avec les autres pour répondre à nos propres besoins ?